

Stéphanie Anspach

Less is mode

Texte : AUREORE JOLY - ©TINE CLAERHOUT

À 24 ans, **Stéphanie Anspach**, autodidacte et visionnaire, livre la quatrième collection de son label éponyme. Elle y libère une belle maturité, ainsi que son goût inné pour une certaine recherche graphique. Un an après avoir été sacrée « Meilleur talent mode de l'année », elle garde la tête sur les épaules et son mantra reste « *Less is mode* ». La créatrice bruxelloise nous ouvre les portes de son atelier, en même temps que son univers, entre rêve devenu réalité et réalité de marché.

TALK : Après une année d'étude de stylisme, vous avez fait le choix d'apprendre par vous-même. Quelle a été votre prise de conscience ?
SA : Avant cela, j'avais aussi eu l'occasion de défiler pour des amis, étudiants de La Cambre. J'ai pu voir un peu l'envers du décor ainsi que la pression du milieu. J'ai aussi réalisé à quel point j'étais un électron libre, détachée du format scolaire. Ces modèles m'ont donné envie de ne pas me laisser formater et de vivre pleinement mon rêve. J'ai ainsi tout découvert sur le terrain, sans y avoir donc vraiment été préparée. Et parfois, ce n'est pas plus mal de ne pas savoir ce qui vous attend.

En plus d'avoir la satisfaction d'apprendre par vous-même, vous avez aussi dû expérimenter. Un exemple d'essai/erreur édifiant ?

J'ai essayé de produire en Chine, et cela m'a juste donné envie de recourir à des ateliers locaux. J'ai pu voir ainsi les difficultés à travailler avec un pays si éloigné. Non seulement je n'osais pas imaginer les conditions humaines dans lesquelles mes créations étaient produites, mais en plus j'appréhendais constamment les délais pour obtenir le matériel. Cette expérience malheureuse a eu le mérite de m'ouvrir les yeux. J'apprécie d'autant plus la qualité de mes relations avec mes fournisseurs et artisans locaux ainsi que leur service. Il m'importe aussi de créer dans le respect des individus et de la tradition.

Et vous faites appel, pour la maille par exemple, au même atelier que Dries Van Noten. Comment fait-on pour concilier ce travail d'artisan et l'envie de voir ses créations portées par le plus grand nombre ?

C'est tout à fait jouable. Mes pièces à image forte sur lesquelles les brodeuses travaillent près de 50 heures sont destinées à la presse ou aux petites boutiques. Ceux qui achètent ces pièces exclusives sont dans la

même démarche que ceux qui s'offrent une montre en édition limitée. Ces créations cohabitent avec des pièces de plus grande série, et se marient tant entre elles qu'avec des éléments d'autres univers créatifs.

Et quand la tendance est à l'imprimé léopard ou army, comment faites-vous pour rester fidèle à votre style minimaliste, naturel et épuré, tant dans les coupes que les matières ?

Il est vrai qu'il existe encore effectivement des tendances saisonnières. Mais à côté de ces coups de cœur, souvent propres aux grandes chaînes, on voit s'amorcer depuis quelques années une « mode durable ». Tout doucement, l'idée de consommer mieux et à long terme gagne le secteur de la mode. Et j'ai l'opportunité d'arriver à ce moment-charnière.





Que pensez-vous de cette citation d'YSL : « La mode est le reflet de notre époque, si elle n'exprime pas l'air du temps, elle n'a pas de raison d'être » ?
Je suis tout à fait d'accord. Lorsque je crée, je m'inspire du moment présent, de mon époque. L'été dernier, j'avais fait broder des légumes sur des vêtements. Il s'agissait d'évoquer la vague healthy actuelle, le végétalisme mais aussi cette façon qu'ont certains de poster tous leurs repas sur les réseaux sociaux. Cette prise de conscience parfois exagérée est dans l'air du temps, et je voulais y faire un clin d'œil.

Avec une maman artiste, vous avez grandi en contact permanent avec le milieu de l'art. C'est palpable dans votre parcours créatif. Votre collection automne-hiver 16-17 est aussi un hommage à JMW Turner...
Je me suis laissée inspirer surtout par les couleurs de cet aquarelliste, et surtout ses non-couleurs. C'est tout à fait magique, cette recherche qu'il a dans les dégradés et les nuances. Au point qu'il est impossible de dire si l'on est face à un gris vert ou un vert gris. C'est ce côté un peu indéfinissable que je voulais recréer dans cette collection-ci.

Dans cette dernière collection justement, tant dans les pièces que le shooting photo, on sent qu'un travail sur la géométrie est venu s'ajouter aux coupes oversized et aux matières nobles qui vous sont chères. Besoin d'innover ?

En réalité, je pense que j'ai toujours eu en moi cette recherche graphique, mais que j'ai eu la maturité cette fois de la laisser s'exprimer davantage. J'ai également toujours eu beaucoup d'affinités avec l'art minimaliste et géométrique façon Donald Judd. On retrouve aussi ces coupes qui m'inspirent, japonisantes et confortables à porter.

Parlons des collections à venir. Il se dit que, pour 2017, vous visez quelques belles capitales européennes...

Je pense effectivement d'abord à Paris, en procédant comme j'ai fait au tout début pour Bruxelles, c'est-à-dire en démarchant les boutiques. Idéalement, j'aimerais que quelqu'un qui saisisse tout l'esprit de la marque puisse se joindre à moi et venir m'épauler sur cet aspect. D'autant que, gérant tout de A à Z, je ne peux accorder actuellement que 30% de mon temps à la part créative du métier. En plus, il y aura du changement dans les mois à venir, et j'aimerais pouvoir aussi m'y consacrer. Je compte, entre autres projets, renouer davantage avec la maille.





Pourquoi revenir à la maille, vos premières amours ?

La maille a toujours été ma passion, et c'est pour elle et par elle que tout a commencé, avec de larges pull tricotés main. C'est aussi une force face à la production de masse : pour ce qui est de la maille, les grandes chaînes ne parviennent jamais au niveau d'excellence de l'artisan. Dans un marché saturé, il faut savoir avoir ce genre de prise de conscience et renouer avec ce que l'on fait de mieux, sans évidemment rompre pour autant avec ce que l'on fait bien.

Et le changement de paradigme ne s'arrête pas là, n'est-ce pas ?

Dans le contexte actuel, ne peut-on pas aussi se poser des questions quant au sens même de la notion de saisons ? Avec le climat que nous avons, il est difficile de se projeter lors de la création des vêtements. Les fashion weeks sont, elles aussi, en décalage : il s'écoule parfois six mois entre un coup de cœur et le moment où on peut le porter. Aussi, certains créateurs ont déjà aboli la notion de saisons ou proposent d'acheter juste après le défilé. Il faut donc savoir bousculer le calendrier mais surtout s'ouvrir au monde qui nous entoure. Et cela, c'est une valeur sûre.



www.stephanieanspach.be